



Prélude de **Christophe Charles**

Lorsque ça ne tient plus. À propos d'un cas de mélancolie.

Tout semblait lui réussir, de brillantes études musicales dans un prestigieux conservatoire, une carrière prometteuse de chanteuse lyrique, entourée de beaucoup d'amis.

Elle venait d'être nommée soliste par son chef de chœur et devait se produire sur scène quelques jours plus tard, lorsqu'elle se planta un poignard en plein cœur.

L'analyste qu'elle rencontre plus tard, au sortir de son hospitalisation, sera le témoin de ce à quoi elle avait été confrontée sans médiation lors de sa nomination en tant que soliste. Il fera l'hypothèse d'un dénouage, mettant à nu une identification mortifère au père, jusqu'à présent recouverte d'une autre identification plus assurée dans la vie, celle prélevée chez sa mère, le chant.

Si elle chantait depuis toute petite, c'était au service d'une noble cause, celle de tenter d'animer et de rendre plus douce la terrible situation de son père, tétraplégique et mutique, à la suite d'un grave accident survenu juste avant sa naissance.

On apprendra plus tard qu'elle ne chantait jamais seule devant son père, mais toujours accompagnée de sa mère, qui favorisait ainsi la rencontre, via le chant, de sa fille avec ce père, dont la mère parlait « comme s'il était encore vraiment vivant ».

Les mots de la vie étaient ainsi portés par le chant et les voix mêlées de la jeune patiente à celle de sa mère et avaient pour fonction de réanimer le père mi-vivant mi-mort, dont on ne savait que penser, sinon à interpréter les grimaces de son corps souffrant.

Le poignard en plein cœur était la réponse « au pied de la lettre » à la nomination du chef de chœur, qui la faisant soliste, la confrontait sans recours symbolique à l'horreur de la jouissance paternelle.

Comment concevoir par le prisme des identifications, ce qui a pu se dénouer pour ce sujet psychotique ?

Les identifications sont toujours inconscientes et leurs fonctions ne peuvent s'évaluer qu'à l'écoute de ce qui se dépose des dits du patient. Si certaines identifications peuvent être mises en question, voire être dénoncées au profit d'un allègement subjectif, d'autres restent nécessaires, voire condition d'une stabilité salvatrice ayant une fonction d'étayage nécessaire. Jusqu'où peut-on dépouiller le moi d'un sujet psychotique de ses identifications qui ont fonction de faire « tenir ensemble », au risque de la décompensation ?

Pour cette jeune patiente, la nomination à la place de soliste a décollé de façon « sauvage » l'identification de la chanteuse au « pas toute-seule », sans qu'elle ait recours à une autre identification susceptible de la stabiliser.

Reste alors pour elle uniquement l'identification au corps mutique et douloureux du père, véritable figure de martyr idéalisé dans le discours maternel.

Comment se faire du vivant à partir d'une identification de cette nature ? Comment peut s'inscrire un désir « particularisé » si rien ne peut se dire, sinon les grimaces du réel du corps souffrant ?

Chanter comme sa mère lui a permis de se tenir jusque là en vie, et chanter avec elle, de maintenir un semblant de lien vivant avec son père.

Mais le « comme » ou le « avec » n'inscrivent pas réellement l'identification dans le registre symbolique.

Cette identification au cadavre restera longtemps voilée, jusqu'au passage à l'acte suicidaire, révélant le trait mélancolique mortifère auquel elle s'est alors réduite.

S'agit-il pour elle d'une identification primordiale, matrice des identifications ultérieures comme en parle Freud dans Psychologie des masses et analyse du moi ?

La première identification freudienne est une identification directe, immédiate au père plus précoce à tout investissement d'objet d'avant la loi oedipienne et l'entrée dans la parole et les lois du langage. Freud en parle en termes d'incorporation cannibalique.

L'incorporation cannibalique suppose qu'il faut manger du cadavre pour entrer dans la vie.

Avec Lacan, on sait que manger le mot c'est entrer dans l'humanisation et se faire à un corps inscrit dans la vie.

La question se pose du destin de cette première identification selon la structure du sujet, particulièrement pour cette jeune fille. A-t-elle pu manger les mots du père, les incorporer et se faire un corps entamé par le signifiant ?

Faisons l'hypothèse que pour cette jeune fille, la fonction du chant, qui est une identification à un trait de jouissance maternelle, lui a permis un temps de maintenir suffisamment à distance l'identification à la « Chose » paternelle, qui n'a pas été entamée par le signifiant. Cette identification à la chanteuse serait alors à concevoir comme une fonction de suppléance.

La décompensation, le dénouage, qui est survenu lors de la mise en place de la « soliste », évoquent l'impossible pour cette jeune patiente de se soutenir seule, cette nomination l'excluant du groupe de ses pairs, la communauté ne remplissant plus sa fonction de faire tenir ensemble les identifications au chœur derrière lequel elle pouvait se mettre à distance de sa position mélancolique. Dénouage des deux identifications, donc, celle au chant maternel et celle au « pas toute seule », au collectif, dénouage la confrontant à l'ultime identification, fondatrice de nature mélancolique à laquelle elle s'identifie et se réduit dans le passage à l'acte.

Le dispositif analytique permettra-t-il pour ce sujet, qu'il puisse prendre appui sur une nouvelle identification, plus stable et plus inscrite dans la vie, le maintenant à distance de ce à quoi il a été primordialement identifié ? Cela doit être la visée de la conduite de la cure.